

# VIOLENCE PLURIELLE AU SERVICE DE L'UNIVERSALITE IDENTITAIRE DANS *LA VIE A L'ENDROIT* DE RACHID BOUDJEDRA

**Simplice DEMEFA TIDO**

*Université de Maroua-Cameroun*

*tido0050@gmail.com*

## Résumé

*Seizième production romanesque de l'écrivain algérien Rachid Boudjedra, La Vie à l'endroit est un récit où la violence revêt une dimension particulière en raison de l'anecdote mise en narration et surtout des personnages mis en scène. Symbolique ou physique, cette violence protéiforme se déploie dans ce roman sous plusieurs modes et revendique une diversité de fortunes. Au-delà de la simple caractérisation de ladite violence, on observe dans le texte que Rachid Boudjedra s'en sert et l'inscrit dans une dynamique utilitariste où elle est présentée comme un adjuvant fondamental au service de la construction et du renforcement des identités. À la lumière de ce roman et à la faveur de la sociocritique qui est une méthode d'analyse du texte littéraire faisant de la socialité des textes son centre d'intérêt en s'intéressant à la façon dont le roman s'y prend pour lire et inscrire le social tout en produisant par sa pratique une production esthétique, le présent article se propose de procéder à une lecture des multiples facettes de cette violence tout en montrant comment elle constitue un moyen permettant le rapprochement et le raffermissement des individus issus de diverses nationalités voire de plusieurs continents, faisant ainsi de Rachid Boudjedra un chantre de l'universalité identitaire.*

**Mots clés :** *violence, écriture, identité, altérité, universalité.*

## Abstract

*Sixteenth novelist production of Algerian writer Rachid Boudjedra, La Vie à l'endroit is a story in which violence takes on a particular dimension because of the tale put into narration and mostly of the characters staged. Symbolic or physical, this protean violence is deployed in this novel in several modes and claims a variety of fortunes. Beyond the simple characterization of the said violence, we observe in the text that Rachid Boudjedra uses it and inscribes it in a utilitarian dynamic where it is shown as a fundamental adjunct in the service of the construction and strengthening of identities. In the light of this novel and thanks to the Sociocritics which is an analysis method of the literary texts emphasizing on the sociality by focusing itself to the way that the novel reads and analyses the society by developing through its strategy an aesthetic production, this article proposes to proceed to a reading of the various aspects of this violence while showing how it constitutes a means allowing the bringing together and the strengthening of individuals from various nationalities or even from several continents, thus making Rachid Boudjedra, a cantor of the universal identity.*

**Keywords:** *violence, writing, identity, otherness, universality.*

## Introduction

*La Vie à l'endroit* de Rachid Boudjedra est un roman où la mise en texte de la violence multiforme est au service de la construction des identités. Récit de la vie d'une femme et d'un homme, d'origines différentes, pris entre la peur et le courage ordinaire, et affrontant leurs destins mêlés qui les font vivre intensément dans une Algérie en lutte et à la barbarie, cette fiction est fascinante tant au niveau de la forme, riche tant en outils linguistiques qu'au niveau du contenu anecdotique où Boudjedra présente une diégèse dont l'itinéraire qui suit le parcours allant d'un vide désolant à une plénitude réconfortante semble cadrer avec son projet de départ. Dans un rapport oppositionnel ou conflictuel, le récit se prête à lire comme la métaphore d'un univers social où l'avènement et le salut d'une identité universelle sont conditionnés par le refus et l'anéantissement total de toutes les formes de violence. Le rapport entre les deux thèmes susévoqués, à savoir la violence et l'identité, se pose dès lors en termes d'opposition dans la mesure où l'essence de la violence est antinomique à l'esprit d'identité pris dans le sens de l'acceptation d'autrui. Au moyen des modalités d'écriture et d'autres subtilités langagières, l'œuvre rend compte d'une violence multidimensionnelle dont l'analyse des contours débouche sur le plaidoyer intense de l'avènement d'une identité universelle qui serait la garantie de la bonne marche de l'humanité. Ce constat, qui fonde l'hypothèse principale de la présente réflexion, appelle dès lors à s'expliquer sur les mobiles pour lesquels l'écrivain algérien opère une transition remarquable entre une situation de crise et d'inconfort qu'est la violence et un état de quiétude et d'ataraxie marqué par la mise en texte d'une identité humaine revendiquée à l'échelle planétaire. Au-delà d'une simple écriture sur l'une des problématiques majeures de la société maghrébine, cet essai se propose de montrer, à partir du parcours et du portrait de certains personnages phares du roman, l'universalité de la question identitaire prônée par l'auteur. Mais d'emblée, il sera intéressant de décrire la crise qui règne dans la société du texte, laquelle commence au niveau familial pour s'étendre à la société entière ; avant de montrer comment la lecture de cette dernière débouche sur le portrait d'une universalité identitaire.

## 1. Chronique d'une crise familiale et récit d'une spatialité dysphorique

*La Vie à l'endroit* est dominée en grande partie par une situation de crise, crise multiforme dans laquelle interviennent des protagonistes où chacun d'eux joue un rôle précis taillé à la mesure de ses ambitions et de ses aspirations dans le champ social mis en narration. Victimes pour certains, auteurs pour d'autres, ce règne d'instabilité/insécurité ou cette situation délétère marquée par la non accalmie, dû en grande partie au climat de terreur et de peur instauré et entretenu par le pouvoir des intégristes, s'observe d'abord au niveau familial avant de s'étendre à la société dans son intégralité.

### 1.1. Chronique d'une crise familiale

L'œuvre s'ouvre sur le personnage principal Rac, confronté à la rudesse d'une existence familiale écrasante et déstabilisatrice. Il se trouve dans les chaînes étouffantes et mortifères de sa famille à laquelle il ne peut (re)nier et celle de sa belle-famille à laquelle il ne saurait se soustraire. En effet, faisant partie des 37 enfants d'un père égoïste et polygame de quatre femmes, la vie familiale de Rac s'apparente à un véritable cauchemar, tant dans sa propre famille que dans sa belle-famille. Né d'une mère diabétique et d'une grand-mère autoritaire et cruelle, ayant perdu son frère aîné à 15 ans assassiné à cause de son militantisme dans le Front de Libération Nationale, Rac fait face à la dureté d'un oncle qui, bien qu'ayant collaboré avec les autorités coloniales, s'oppose fermement à sa relation avec Flo de nationalité française, qualifiée de momie. De plus, le constat de l'instabilité et des vices qui existent dans la famille par alliance de Rac vient assombrir définitivement le moindre espoir auquel il peut s'attendre et l'installe dans une spirale infernale qui semble cadrer avec la vie clandestine qu'il mène. Que ce soit Marie la mère de Flo, Jeanne-la terrible, sa grand-mère ou Gustave son oncle, chacun de ces personnages est caractérisé par un vice déshonorant et un agissement dégradant, tout comportement de nature à mettre la morale à rude épreuve. Ce n'est donc pas surprenant de lire dans le texte que ces derniers se sont opposés au débarquement de Flo en Algérie après l'indépendance ; son oncle Gustave étant allé jusqu'à envoyer une lettre à la police pour

dénoncer sa nièce comme étant une terroriste travaillant pour le compte du Front de Libération Nationale.

Ensuite la crise familiale se lit aussi dans le roman à travers l'écart ou le fossé qui existe entre certains personnages et leur statut, c'est-à-dire leurs agissements au quotidien. Concrètement, il s'agit de certains personnages dont les comportements sont contraires à leur statut social, qui n'assument pas véritablement les rôles attendus d'eux. Le cas de Hocine, oncle paternel de Rac, est assez illustratif à cet égard. Malgré son âge avancé, ce dernier ne cache point la haine qu'il nourrit contre les Européens en général et les Français en particulier. Son reproche à Rac pour avoir choisi une Française qu'il qualifie d'étrangère et de momie témoigne bien de cette inconsideration et de ce mépris. Au-delà du cas particulier de l'oncle Hocine, Boudjedra donne à lire dans les lignes de son texte un univers familial chargé de nombreux paradoxes dans son intégralité. Au père jouisseur de Rac, s'ajoutent deux grands-mères de Rac et de Flo, autoritaires et irrespectueuses. À l'image des portraits du père dans les romans camerounais de l'époque coloniale, le sentiment que Rac éprouve à l'égard de son père est un sentiment de mépris, de dégoût, de haine et d'indifférence totale. En plus d'être nymphomane, ce père n'occulte pas son dégoût vis-à-vis de la race nègre, bien qu'il entretienne des rapports sexuels avec les femmes de race. Ce tableau sombre est renforcé par le comportement très peu honorable des grands-mères dans le récit. Contrairement aux rôles d'éducatrice et de conseillère qui sont les leurs dans le contexte africain traditionnel, la grand-mère paternel de Rac, tout comme celle de Flo, incarnent plutôt l'intolérance, l'autorité et même la cruauté, toute attitude s'inscrivant dans le registre d'anti modèle et de contre-exemple. Autant la grand-mère de Rac a contribué au caractère jouisseur et à la veulerie de son fils aîné, autant celle de Flo a nourri une haine viscérale à l'égard de sa fille Marie, l'accusant de tous les mauvais sorts et de tous les crimes du monde. Cette situation de controverse montre bien que le cadre familial décrit par l'auteur algérien est celui où prévaut une crise marquée par de nombreux paradoxes. Placé sous le signe de l'indignation, le roman de Rachid Boudjedra est aussi celui de la contestation de l'intérieur. Le lecteur ne saurait par conséquent « économiser la connaissance de l'histoire politique et économique des pays du Sud de la Méditerranée » d'après les termes de Jeanne Fouet » (Fouet, 1999 : 28).

La société post-coloniale algérienne est mise au banc des accusés et dans une logique rigoureuse, Boudjedra dénonce sérieusement les multiples exactions dont l'Algérie est le théâtre. Le repli sur soi et le régime de vie sous forme d'anonymat, choisi par Rac, bien que volontaire, peut se lire comme le désir d'une personne animée par la volonté de rompre avec le système des intégristes en vigueur dans son environnement ; tout comme ils traduisent sa capacité de fuir et de s'éloigner des autres, avec pour ultime dessein de se construire un univers physique et psychologique personnel. Nicolas Martin Granel écrit à cet effet que « l'écrivain noir peut enfin s'engager dans une écriture plus personnelle où va s'affirmer une vision du monde, de son monde, dominée à la fois par le désenchantement et l'humour » (Granel, 1991 : 17). Rachid Boudjedra choisit d'inscrire la diégèse de son roman sous le registre de la déliquescence du cadre familial de son protagoniste. Cette déliquescence qui est la manifestation par excellence de la crise dans le récit prend des proportions inquiétantes et hypothèque l'harmonie et la cohésion familiales.

Mais les horreurs ne s'arrêtent pas au niveau familial, l'auteur explore le social avec un si grand lucidité que ne lui échappe aucun détail.

## **1.2. *Récit d'une spatialité dysphorique***

La spatialité dans *La Vie à l'endroit* est analysée du point de vue de sa valeur métaphorique, conformément à l'assertion de Jean Pierre Goldenstein qui souligne l'importance de cette symbolisation de l'espace dans la fiction lorsqu'il écrit : « l'étude de l'espace romanesque se trouve inextricablement liée aux effets de représentativité » (Goldenstein, 1986 : 88).

Cela dit, loin d'être serein ni calme, le milieu social mis en texte dans le roman de Boudjedra est celui où règne une violence permanente installant l'être humain dans un état de qui vive stressant et lui imposant à vivre perpétuellement dans une peur physique et psychologique. Cette situation de non accalmie s'observe à deux niveaux : l'ambiance générale quotidienne d'une part et l'inconfort spatial d'autre part.

S'agissant de l'ambiance générale quotidienne, le récit donne à lire un microcosme où l'existence humaine fait face à de multiples tares. Assassinats, viols, arrestations arbitraires, intimidations ... sont autant de bévues, d'injustices et de fléaux auxquels les citoyens sont

confrontés au quotidien. Ici, l'Homme est constamment traqué, torturé, violenté ; soumis aux caprices des intégristes qui dictent leur loi suicidaire et imposent leur rythme de vie infernal. Délétère, c'est un milieu de malaise où il ne fait pas bon vivre, où la vulnérabilité de l'être humain se mesure par l'extrême facilité avec laquelle il peut être éliminé. Les passages textuels ci-après illustrent partiellement cette psychose sociale : « Explosion d'une voiture piégée hier à Belcourt. Bilan : trente-six morts et une centaine de blessés » (Boudjedra, 1997 : 16).

« Les corps étaient massacrés, découpés au chalumeau, brûlés vifs, noyés, enterrés dans des terrains vagues, déposés dans des malles des voitures. Les cadavres s'entassaient dans les morgues » (Boudjedra, 1997 : 17).

Comme on le voit, à la faveur du registre du factuel soutenu par le lexique de la violence et débouchant sous une tonalité pathético-tragique, les deux extraits ci-haut rendent suffisamment compte du caractère topique de l'univers social du récit de Boudjedra. Espace de tensions et d'enfermement, l'auteur algérien décrit un lieu dont le fonctionnement présente de réelles similitudes avec celui d'une jungle.

En plus du cadre général qui est stressant et non sécurisé, l'espace individuel de Rac, personnage principal de l'œuvre, n'échappe pas aussi à cette situation d'insécurité traumatisante. En compagnie de sa partenaire Flo, ce dernier mène une vie clandestine qui l'oblige à se déguiser en permanence, de peur d'être reconnu et arrêté. Autour de lui, ses souvenirs d'un passé à la fois proche et lointain et ses stratégies de défense, relèvent de la violence. Vivant en cachette muni d'un revolver et d'une capsule de cyanure, Rac frôle en permanence la mort, puisqu'il sait qu'il pourrait être assassiné à tout moment. Les atrocités réitérées des terroristes ne lui accordent aucun moment de répit et sont toujours là pour lancer son imagination, dans des spéculations où figurent souvent différentes manières d'être assassiné. Cette peur obsessionnelle le hante et le trouble psychologiquement, l'amène à prendre conscience de la vulnérabilité de son existence dans une assertion dont l'écho et l'aveu sont ceux d'une fatalité et d'une réelle impuissance : « Nous voilà ! Après tant de réussites et tant de ratages, tombés dans les rouages implacables du désordre, du fanatisme et de la barbarie » (Boudjedra, 1997 : 32). Cette assertion du personnage principal de

L'œuvre, pour mélancolique qu'elle se présente, traduit le mal être qui prévaut dans la société textuelle du roman, société régie par le diktat des intégristes, seuls dépositaires des droits et des devoirs du peuple.

À ce titre, le rapport du protagoniste Rac à sa société est assez significatif du point de vue de la nécessité de la dissidence. Cette société est celle où règne une insécurité générale, un malaise ressenti amèrement par Rac qui se rebelle énergiquement contre les exactions dont son milieu est le théâtre. La vie clandestine qu'il mène de peur d'être assassiné, est due au fait qu'il a craché sur un officier de police qui voulait perquisitionner dans son domicile. L'acte de perquisition témoigne bien en soi de ce que Rachid Boudjedra offre à ses lecteurs un espace où l'Homme est constamment traqué et réduit au silence. Horrifié par les multiples exactions des intégristes qui tuent, violent, décapitent et mutilent la population, outré par ces agissements inhumains qui réduisent l'être humain au simple rang de proie à abattre, Rac brise les chaînes du silence et opère un renversement dialectique de l'ordre établi. Face à la chosification ou l'animalisation de l'être ontologique, la réponse de Rac est d'aller au-delà du silence. Il est plus que jamais décidé à agir, à se faire entendre car « toute tergiversation est un crime odieux » (Boudjedra, 1997 : 160), souligne-t-il. Dans un contexte social marqué par l'existence d'un couvre-feu qui hypothèque considérablement la volonté libertaire du peuple et assassine froidement les nobles citoyens, Rachid Boudjedra redéfinit l'espace algérien dans son ensemble. Tous ces débordements et abus suscitent chez le héros Rac une rancœur qui montre bien que *La Vie à l'endroit* est aussi une écriture du malaise, malaise se traduisant ou se manifestant aussi par l'interdiction de la mixité dans les autobus et l'exigence du port obligatoire du foulard. Cette description du mal être participe d'une volonté de démythification de la société de l'auteur, en même temps qu'elle contribue à exposer toutes les formes de dérives qui y sont rencontrées. En ce sens, elle révèle chez Rac non seulement le refus de subir passivement l'indignation, mais constitue pour lui un moyen stratégique de l'affirmation intense d'une autre volonté de vivre. Sa hargne consistant à exorciser les forces du mal dans la société du texte apparaît comme une stratégie visant à poser les jalons d'un univers moins vicieux. Son itinéraire dans le roman, qui l'oblige à mener une vie instable, à parcourir constamment plusieurs villes en se déguisant, rend non seulement compte du malaise auquel il fait face, mais forge chez lui

une résistance qui le galvanise davantage dans son projet de combattre les intégristes d'une part et de banaliser la mort d'autre part : « Ce n'est pas avec ça qu'ils vont m'avoir. Certainement pas. Ils ne m'auront pas vivant. J'agirai le premier. Je veux agir, passer à l'action » (Boudjedra, 1997 : 45). Ces propos péremptaires de Rac semblent dessiner clairement le projet d'écriture de Boudjedra dans le roman. En plus de briser les tabous c'est-à-dire marquer une rupture avec les bavures des intégristes, le romancier algérien se propose aussi de donner la voie à ceux que Gayatri Spivak qualifie de « subalternes » (Gayatri Spivak Chakravorty, 2009 : 24-28), c'est-à-dire les personnes qui se situent à la marge du pouvoir par leurs idées et leurs agissements. Le cas d'un ami pianiste de Rac qui s'est révolté contre les intégristes en brisant les deux doigts de ses deux mains contribue à renforcer le malaise social qui prévaut dans le récit. De ce point de vue, la spatialité dans l'œuvre devient pour le personnage Rac le symbole de la souffrance, la métaphore de la douleur et obstacle à son épanouissement.

De plus, ce malaise social est couronné par l'inconfort spatial, visible à travers une topographie dont la description renseigne à suffisance sur l'état de non sérénité qui y prévaut. Dans les lignes du roman, la ville d'Alger est décrite comme une ville surpeuplée, confrontée au phénomène de l'exode rural, embouteillée, bruyante, aux constructions anarchiques, ville dont les bâtisseurs n'avaient pas une volonté visionnaire et dont les dirigeants ont mal négocié la transition de l'indépendance. Ce tableau sombre ne se limite pas seulement à Alger ; la ville de Constantine est présentée comme un espace où il fait excessivement chaud, un lieu où erre une jeunesse désœuvrée en perpétuelle transhumance, un lieu également d'insécurité où les personnes sont poignardées de la façon la plus intolérable. Dans la même logique, Bône, la ville natale de Rac, n'incarne ni la sérénité ni la sécurité. C'est à Bône que son frère aîné a trouvé la mort, c'est aussi dans cette même localité que sa tante Fatma a été écrasée par un train, c'est encore là que son oncle Jaloul s'est suicidé et c'est enfin dans cette métropole qu'il a procédé à une lecture attentive de *La Vie à l'endroit*, découvrant ainsi que ce roman met en scène des individus de diverses nationalités, confortant dès lors l'idée d'une pluralité identitaire qui traverse l'œuvre de façon intégrale. Une des scènes qui rend compte de cette situation insécuritaire est la suivante : « Et toutes ces agressions meurtrières subies par ses concitoyens, innocentes victimes harcelées

par leurs impitoyables assassins, capables de sortir de leurs poches avec une dextérité incroyable des armes à feu, des armes contondantes, des matraques ... ils taraudaient les chairs vives de leurs victimes, les couvraient de plaies ouvertes, faisaient jaillir le sang en coupant la carotide d'un coup violent et net » (Boudjedra, 1997 : 38-39).

Violente, repoussante et persécutante, la topographie dans le récit s'inscrit dans le registre de l'horreur et de la douleur et est celle qui anéantit toute initiative entreprise par le citoyen pour lequel elle apparaît métaphoriquement comme un obstacle réel à l'émergence. Loin d'être un adjuvant concourant à l'harmonie sociale, la spatialité ici est plutôt une pesanteur voire un obstacle majeur à l'épanouissement des citoyens. Non pas que cette topographie exerce une force physique sur ces citoyens mais simplement parce qu'elle est le lieu où se déroulent des actes ignobles qui mettent en péril l'ordre et la cohésion sociale. Une telle démonstration relève de la dimension hautement représentative de l'espace préconisée par Gaston Bachelard en ces termes : « On ne trouve pas l'espace, il faut toujours le construire » (Bachelard, 1934 : 122). Emmanuel Kant aborde dans le même sens lorsqu'il écrit : « la représentation originaria de l'espace est une intuition à priori et non un concept. Il n'est rien d'autre que la forme de tous les phénomènes des sens extérieurs, c'est-à-dire la condition subjective de la sensibilité sous laquelle seule nous est possible une intuition extérieure » (Kant, 1781 : 68).

À la lumière de ce qui vient d'être relevé, il convient de reconnaître clairement que la spatialité mise en texte dans la fiction de Boudjedra est essentiellement topique ; c'est un lieu de malaise, de souffrance, de persécution, d'oppression et d'anéantissement de l'individu. Alger, Constantine, Bône et toutes les autres localités mentionnées dans la société textuelle du récit deviennent ainsi des symboles par excellence de malheur et de douleur d'une population prise et sclérosée dans l'engrenage d'une vie rendue infernale et cauchemardesque par des intégristes sans foi ni loi.

Comme on le voit, que ce soit les macros espaces comme les milieux urbains ou les villes, ou les micros espaces à l'instar de la rue, du quartier, du stade ou tout autre lieu, les éléments de la topographie n'envisagent pas ici de rapports harmonieux avec les individus. Au propre comme au figuré, c'est un espace qui est à la fois symbole et représentation d'échec, de désespoir, de nullité, de vanité, du malaise,

de persécution, de terreur, d'anéantissement, pour des personnes qui sont pourtant issues de diverses nationalités, appelées à vivre ensemble pour matérialiser l'universalité identitaire.

## 2. Éloge de l'universalité identitaire

Définie comme ce qui permet de reconnaître une personne parmi toutes les autres, l'identité est au cœur de l'écriture de Boudjedra, notamment dans *La Vie à l'endroit* où elle est un élément fédérateur des personnages issus de diverses nationalités et contextes culturels. Les personnages qui évoluent dans un univers dominé par les intégristes, partagent tous les mêmes angoisses, la même peur.

De par leurs agissements, ces personnages issus des pays différents, ont souvent des trajectoires similaires au niveau comportemental et sont confrontés, à quelques différences près, aux mêmes avatars sociaux. Plus clairement, Boudjedra procède à l'éloge de l'universalité à travers le mode de représentation de ses personnages et leurs actes au quotidien. La mise en texte de certains personnages se fait sous forme d'anonymat et renforce le côté fictif de l'histoire. L'option pour ce dernier par exemple de conférer des noms conventionnels à ses personnages revient à les doter d'une valeur symbolique qui dépasse leur identité individuelle. Rac, Flo qui sont de simples pseudonymes attribués au personnage principal et à sa partenaire, peuvent désigner n'importe quelle personne faisant face à la dure réalité du drame décrit dans le roman. Bien que dépourvus de noms réels, ces personnages anonymes sont dotés des qualités plus représentatives qu'individuelles. Leur existence déplorable peut être identifiée à celle de tous ceux qui sont victimes de la violence, où qu'ils soient dans le monde. De plus, dans le texte, il ressort que « Yamaha » est le surnom du CR recourt et Flo, un simple pseudonyme. Cette idée de présence/absence, c'est-à-dire de présence absolue et de non existence, d'existence au sein de l'anonymat, est en elle-même symbolique, dans le sens où elle remplace l'individualité pour un symbole représentatif qui englobe toutes les victimes des intégristes qui vivent dans les mêmes conditions de terreur, signe manifeste de l'universalité prônée par Rachid Boudjedra. Grâce à des indications intentionnelles, l'auteur donne l'occasion de lire ses personnages comme des êtres représentant chacun le sort d'un peuple entier, plutôt que comme des individus spécifiques avec une destinée

qui leur appartient en propre. La présence de ces personnages gagne ainsi en ampleur et acquiert une portée générale pour englober le destin de tout un pays, voire de même de l'humanité entière.

En outre, l'universalité s'observe aussi dans les lignes du roman à travers la solidarité qui règne entre les membres de la société de l'univers textuel du récit. La représentation de la liesse populaire, dirigée par Rac et Flo, dans laquelle toute la ville est impliquée, constitue un élément fondamental de solidarité communautaire indéniable. Dans la même lancée, c'est cette même population qui témoigne de sa compassion et de sa consternation à l'endroit de Yamaha, se révoltant en scandant des injures aux intégristes, auteur de la mort, de ce dernier. Ce soutien manifeste et ouvert du peuple à Yamaha montre bien que le mouvement qu'il dirigeait était un élément fédérateur des personnes vivant sous les caprices d'un univers régi par la loi des intégristes-terroristes. Cette liesse populaire ou ce mouvement de foule, parce qu'il était généralisé et non discriminatoire, constituait l'un des rares sommets où le peuple avait raison de se mouvoir.

En plus, l'universalité est encore présente à travers le portrait que le narrateur fait du personnage de Yamaha. Personnage atypique au plan de l'identité, Yamaha est présenté sous les traits de plusieurs races : « Yamaha, la mascotte au visage impassible avec des airs de Judéo-Arabe et quelque chose de nippon et d'aztèque » (Boudjedra, 1997 : 136). Au-delà de cet aspect physique transfrontalier qui caractérise Yamaha, la recherche de l'universel se lit aussi dans les lignes du roman à travers le choix de l'appellation des personnages. Rac étant Algérien, symbolise l'Afrique. Flo la Française incarne la France et l'Europe tandis que Yamaha renvoie au Japon et à l'Asie. Les trois continents sont symboliquement présents dans le discours de l'auteur, lui qui a toujours sensibilisé la communauté internationale, l'Occident en particulier, leur rappelant que le cas de l'Algérie n'est pas seulement local, mais concerne le monde entier, puisque l'intégrisme quel qu'il soit chrétien, musulman, hindou, ou autre se comporte de la même manière et n'a recours qu'à la violence dirigée contre les cibles faciles, la population innocente et désarmée.

Mais au-delà des continents, Boudjedra pose aussi l'équation de l'universalité dans son récit à travers le parcours de son personnage principal Rac et celui de son amie Flo. L'un comme l'autre fait face aux brimades parentales et aux incompréhensions familiales. Rac ne

s'entend pas encore avec son père égoïste et son oncle Hocine cruel et paresseux. Flo quant à elle a une humeur incompatible avec sa grand-mère Jeanne-la terrible et son oncle Gustave oisif et cruel. Cette similitude entre la famille algérienne de Rac et la famille française de Flo est un indice irréfutable qui montre que les questions existentielles ne sont réservées ni à un pays, ni à un continent, mais concernent l'humanité entière. À travers l'expérience plus ou moins douloureuse de Rac et Flo, symbolisant deux continents donc deux identités, le romancier algérien universalise ouvertement les problèmes de l'être humain en dégagant leur caractère égalitaire et similaire. Écrire pour Boudjedra consiste dès lors à décrire les tourments, les angoisses et les fantasmes de l'Homme afin de parvenir à atténuer sa souffrance.

Au-delà des conflits familiaux de Rac et Flo, *La Vie à l'endroit* est d'abord et également le récit de l'histoire de deux amoureux issus de deux pays et de deux continents distincts qui sont confrontés aux mêmes vicissitudes et tribulations. Ni Rac l'Algérien, ni Flo la Française ne sont épargnés de la barbarie des intégristes qui, sans scrupule, torturent, violent et tuent la population. L'amour apparaît ainsi sur la plume de l'auteur comme la ligne de partage de deux personnes d'origines différentes mais qui font face à la même terreur. L'amour en tant qu'inclination envers autrui se présente comme le dénominateur commun de deux individus qui incarnent deux cultures différentes pris dans les arcades meurtrières des terroristes. Cet amour ou cette estime pour son semblable, qui transcende les frontières géographiques et identitaires, constitue en soi une matérialisation de la quête de l'universalité chez le romancier algérien. Ce n'est donc pas fortuit de lire dans les lignes du roman que cet amour a été si intense chez les personnages (Rac et Flo) qu'ils n'ont pas pu résister de passer à l'acte intime dès leur première rencontre. Loin d'être un affrontement, l'amour est ainsi décrit dans l'œuvre comme l'incarnation de la volonté mieux du désir de deux êtres soucieux de s'opposer énergiquement aux multiples dérives de leur univers. La considération de Rac pour Flo est renforcée parce que cette dernière éprouve aussi le désir de mettre fin à la barbarie des intégristes algériens. C'est donc un amour qui, au-delà d'être une manifestation de la tendresse de deux personnes, apparaît comme un acte de solidarité entre un Algérien d'une part et une Française d'autre part, tous animés par l'ardente volonté de tourner les pages tristes de la vie à l'envers exigée par les intégristes, pour la

remettre à « l'endroit », pour répondre l'expression de l'auteur. En effet, les multiples fréquentations de Flo aux côtés de son ami Rac sont là pour témoigner du fait qu'elle se soucie constamment de son partenaire qu'elle veut protéger à sa manière contre la cruauté, l'horreur et la démence. C'est pourquoi dans son état de semi-clandestin, Flo conçoit la protection psychologique de l'individu comme une forme de défense politique et sociale de la communauté. Le narrateur écrit à cet effet : « Flo avait besoin de canaliser toute son énergie et sa fureur. Elle avait parlé à Rac de cet instinct d'autre défense qu'elle avait pour se sécuriser et préserver psychologiquement et pas du tout pour les raisons objectives nécessitées par le mouvement de la vie » (Boudjedra, 1997 : 199).

Tel que présenté dans le récit, la quête de l'universalité emprunte plusieurs pistes, contours et détours sous la plume du romancier Boudjedra. Mais ce qui est particulièrement significatif à cet égard, c'est la mise en narration de deux êtres dont le hasard a facilité la rencontre mais qui désormais partagent ensemble et énergiquement la même hargne de lutter contre toutes les formes du mal de leur milieu ; et la même conviction de donner un sens à leur existence et à leur combat. Il s'agit de deux personnes qui, en plus de ressentir l'affection l'une pour l'autre, regardent dans la même direction, laquelle est le refus des antivaleurs comme les assassinats gratuits des citoyens anonymes auxquels se livre sans vergogne le régime des intégristes en vigueur dans la société du texte. Si Rac et Flo sont tous inquiets, angoissés et subjugués par la situation d'insécurité dans laquelle ils se trouvent, il convient de noter qu'ils procèdent ensemble avec audace à la condamnation des pratiques irrationnelles et des actes ignobles des intégristes de leur milieu. Dans ce sens, sur la base des nationalités et des origines plurielles, l'auteur préconise une universalité qui s'apparente non seulement à l'acceptation et l'intégration d'autrui, mais aussi et surtout fait prévaloir l'idée de la similarité des questions existentielles qui hantent l'être humain, quel que soit sa race ou son origine sociale. C'est donc l'Homme, citoyen du monde, transcendant tout cadre spatio-temporel, qui est confronté à toutes les difficultés inhérentes à sa nature d'être humain.

## Conclusion

Au total, en intitulant cette étude « Violence plurielle au service de l'universalité identitaire dans *La Vie à l'endroit* de Rachid Boudjedra », l'objectif a été de relever trois faits majeurs qui nous semblent correspondre à trois grands enseignements que l'on peut en tirer et retenir : d'abord montrer que l'auteur condamne énergiquement la violence sous toutes ses formes, laquelle est orchestrée des intégristes qui tuent, violent, décapitent et mutilent la population en réduisant l'être humain au simple rang de proie à abattre. En fait, horrifié par ces exactions, outrées par ces agissements inhumains, Rachid Boudjedra brise les chaînes du silence et opère un renversement dialectique de l'ordre établi. Face à la chosification ou l'animalisation de l'être ontologique, la réponse du romancier est d'aller au-delà du silence et d'opposer ouvertement un refus catégorique à cette barbarie que rien ne peut expliquer. Ensuite, il a été question d'expliquer, à travers la diversité de leurs origines géographiques et culturelles, le caractère hétéroclite des personnages victimes de cette insécurité ou de cette violence, à l'effet de généraliser cette dernière et de lui conférer une dimension universelle. Au-delà de la seule crise algérienne, tous les indicateurs dans le récit semblent dès lors montrer que le projet de Boudjedra est de présenter l'Homme tourmenté dans les chaînes de l'engrenage existentiel. À ce titre, la situation insécuritaire dans laquelle se trouvent les personnages de Rac, Flo, Yamaha, qui symbolisent trois nationalités c'est-à-dire trois identités, paraît avoir été mise en texte à titre essentiellement indicatif pour rendre compte des multiples écueils susceptibles d'affecter n'importe quelle société. Enfin, il s'est agi de dégager, dans une logique constructive ou contributive dénotant la vision du monde du romancier, comment ce dernier se sert de la violence qui est énergiquement condamnée pour plaider et appeler de tous ses vœux l'avènement de l'universalité identitaire. En effet, en suivant l'itinéraire du récit qui s'ouvre sur une situation de malaise qu'est la crise socio familiale et se referme sur le plaidoyer de l'universalité identitaire, l'auteur algérien fait montre d'un optimisme confiant en nous exhortant et en nous encourageant vivement à toujours chercher et valoriser les opportunités offertes par chaque situation plutôt que de se contenter de la vivre passivement. Ce faisant, il plaide pour l'avènement d'un monde dépouillé de toutes les

impuretés, une société où il fait bon vivre, où l'amour prend le dessus sur la haine, où l'universalité couvre les individualités. Il s'agit finalement d'un véritable culte d'humanisme auquel l'écrivain algérien invite le lecteur.

## **Bibliographie**

**BACHELARD Gaston** (1934), *Le Nouvel esprit scientifique*, Paris, Presses Universitaires de France.

**BOUDJEDRA Rachid** (1997), *La Vie à l'endroit*, Paris, Bernard Grasset.

**DUCHET Claude** (1979), *La Sociocritique*, Paris, Fernand Nathan.

**FOUET Jeanne** (1999), *Driss Chraïbi en marges*, Paris, Denoël.

**GAYATRI CHAKRAVORTY Spivak** (2009), *Les Subalternes peuvent-elles parler ?* Paris, Éditions Amsterdam.

**GOLDENSTEIN Jean-Pierre** (1986), *Pour lire le roman*, Paris, De Boeck/Duculot.

**GRANEL Nicolas Martin** (1991), *Rires noirs. Anthologie romancée de l'humour et du grotesque dans le roman africain*, Paris, Sépia.

**KANT Emmanuel** (1781), *Critique de la raison pure*, Paris, Esthétique Transcendantale.

**MITTERRAND Henri** (1980), *Le Discours du roman*, Paris, Presses Universitaires de France.

**MOREAU Jean-Louis** (1997), *La Nouvelle Fiction*, Paris, Criterion.